

Le grand troupeau

Il serait, dit-on, de 210 bêtes, vaches et génisses toutes ensemble. Venu de Vallorbe. Destination le Pré Gentet ainsi que trois autres alpages, le chalet Hermann, la Landoz Neuve et un quatrième dont nous n'avons pas retenu le nom.

Autre précision, toutes les photos que nous avons prises, une fois de plus, n'ont rien donné. A cet égard le sort nous poursuit !

On l'annonçait pour 20 heures. Or à ce moment-là de la soirée, aucun bruit ne se faisait encore entendre du côté de la Tornaz. Ce n'est guère qu'une bonne demi-heure plus tard que les premiers sons grondant du troupeau pouvaient nous parvenir. On devinait alors la vastitude de toutes ces croupes mouvantes, et l'on savait que parmi elle vous trouveriez une bonne cinquantaine de personnes, accompagnateurs et accompagnatrices, pour guider le troupeau, comme s'il en avait besoin. Dont beaucoup dans leur joli costume de berger.

On se souvenait avoir déjà évoqué il y a quelque vingt ans le passage d'un troupeau de cette importance. Il s'agissait alors de celui de Collet qui avait été préparé au pied du Jura et nous était venu par le Mollendruz et non pas par le col du Mont d'Orzeires, comme en cette soirée.

On entendait donc ce grand bruit. Le troupeau avait passé le Pont de la Goille. Il avançait maintenant vers notre village, toujours dans cet immense bruit de cloches, avec les cris parfois des bergers pour donner un peu plus d'ambiance à cet événement. Car c'en était un, 210 bêtes dans un seul troupeau, vous vous rendez-compte ? Pour voir un tel spectacle d'aucuns seraient venu d'Amérique. Pour filmer. Pour enregistrer. Pour garder à jamais dans sa mémoire ce spectacle magnifique, qui vous remue les tripes à chaque fois que vous y assistez, et même vous met les larmes aux yeux.

Le troupeau se rapprochait. Par moment, selon les courants de l'heure et l'endroit où il passait, on l'entendait moins. Et puis ça recommençait. Il entrait maintenant dans le village, là-bas au Crettets. Il traversait les Crettets. Il arrive, qu'on entendait dire. Et effectivement, après avoir pris le contour du Cygne, il débouchait sur la place du village, celle du Cygne, de l'église, non plus de la boulangerie et de la laiterie qui nous ont fait faux-bond. Il y avait deux vaches en avant-garde, toutes seules, sans personne pour les diriger alors qu'elles ne manquaient pas le deuxième virage qui est celui de la boulangerie – on en parle encore -. Et puis la cohorte des accompagnateurs et accompagnatrices, devant, au milieu, sur les côtés, là voilà. Personnes jeunes, avec quelques anciens, fières de diriger une pareille armada. Et celle-ci prenait le virage, se rapprochait, passait devant nous. Tintamarre. Ça sonne et ça cogne. Des toupins qui semblent parfois trop lourds pour qu'elles puissent le porter si longtemps, sur telle distance. L'un porte un bété dans un sac exprès au milieu du troupeau. On lui a heureusement mis des oreillettes. C'est trop de bruit pour un enfant si jeune. Une violence folle. Le bétail néanmoins apprécie. Il ne voudrait pas ne pas être

là pour un empire, qu'il sent confusément. Car il sait déjà l'odeur de l'herbe, la première, la meilleure, épaisse comme un tapis. Là-haut où il faudra quand même donner encore un bon coup de collier pour l'atteindre. Et ça passe. Et c'est déjà fini, Et pourtant l'on voudrait que cela dure encore, encore et encore. Les dernières ont disparu là-bas au haut du village, avec ceux ou celles qui les accompagnent. Suit aussi la voiture balai, ou plutôt le tracteur et sa grosse remorque pour venir en aide à celles qui n'auraient pas pu suivre le rythme. Mais non, elles sont toutes encore en course. Dans l'excitation maximale de cette montée hors norme, elles tiennent le coup. Elles ont leur fierté, elles ne veulent pas fléchir.

Et puis, après cinq minutes, on les entend qui débouchent là-bas, sur la route de Mouthe, près du cimetière. Elles montent en une longue cohorte que néanmoins l'on ne devine plus qu'avec peine. Car la nuit tombe et les choses ne sont plus qu'indistinctes. On l'entend pourtant encore longtemps. Et puis tout à coup, comme ça, car il y a les feuillus qui mangent le son, on n'entend plus rien. On sait cependant qu'elles sont maintenant sur le grand plat du Bonhomme ou d'autres que nous sont allés les voir défiler encore une fois, retrouver l'émotion du premier passage, s'en imprégner. Car sait-on jamais, des montées de ce genre, y aura-t-il encore l'an prochain, dans dix ans ? Déjà que Collet monte désormais ses bêtes en camion, marre de composer un si grand troupeau. Et puis il y a encore les règles, les normes, qui vous bouffent tout. Qui vous rendent comme des robots, qui vous font aller insensiblement là où vous n'iriez jamais de votre propre gré, dans ce monde aseptisé où le folklore n'est plus d'actualité.

Car il faut le reconnaître, nos législateurs sont sans âme. Et de nos beaux et grands troupeaux, et de nos grandes et belles montées, qu'en ont-ils à faire ? Rien du tout ! Ils s'en foutent complètement. Et ils nous tuent !



Ordinaire mais classique. Place du village. Et le voilà le grand troupeau, la tête mis à part les deux échappées. La queue en est encore au bout des Crettets. Chez Alphonse. Elle en a vu passer, des troupeaux, la vieille maison, depuis cette année 1867 où on l'avait reconstruite après l'incendie de l'année précédente.



Cette même place vers 1916. C'est là que les troupeaux s'arrêtaient. On les faisait aussi tenir tranquilles sur la petite route arrière du Crêt du Puits où il était facile de les contenir. Nous sommes en présence du Cygne d'avant 1964.